
Piroska Nagy, *Le Don des larmes au Moyen Âge. Un instrument en quête d'institution (Ve-XIIIe siècle)*

Florence Chave-Mahir

Citer ce document / Cite this document :

Chave-Mahir Florence. Piroska Nagy, *Le Don des larmes au Moyen Âge. Un instrument en quête d'institution (Ve-XIIIe siècle)*.

In: Médiévales, n°41, 2001. La rouelle et la croix. Destins des Juifs d'Occident. pp. 172-174;

https://www.persee.fr/doc/medi_0751-2708_2001_num_20_41_1532_t1_0172_0000_2

Fichier pdf généré le 30/04/2018

permet de conjoindre le désir de protection par le père et la pulsion d'inclusion corporelle de retour à la mère : « Ainsi le sein d'Abraham remodèle socialement une pulsion inconsciente » (p. 228).

Dans l'article des *Annales* déjà cité, J. Baschet expliquait (p. 104) que la longueur des descriptions du spécialiste des images « est le prix à payer pour opérer le difficile passage du voir au dire ». Nous espérons que l'enthousiasme et la longueur du présent compte rendu auront convaincu que la lecture du *Sein du père* ne coûte rien et procure un immense plaisir.

Didier LETT

Piroska NAGY, *Le Don des larmes au Moyen Âge. Un instrument en quête d'institution (V^e-XIII^e siècle)*, Paris, Albin Michel, 2000, 447 p.

Ce beau livre, fruit de la thèse de Piroska Nagy soutenue en 1997, porte sur la théorie et la pratique des larmes, depuis les Pères du désert jusqu'au XIII^e siècle. Objet d'histoire peu fréquemment abordé, les larmes permettent à P. Nagy d'écrire une page importante de l'histoire de la spiritualité médiévale qui prend en compte l'affectivité et l'histoire du corps.

Le thème des pleurs est abordé par le biais du don des larmes qui peut être défini de deux manières. Il désigne tout d'abord l'habitude, la pratique des pleurs dans une perspective religieuse qui caractérise la dévotion individuelle, il s'agit alors d'une simple vertu ou d'une disposition. Dans un sens plus restreint, le don des larmes est un véritable charisme qui apporte joie spirituelle et sensuelle et possède une capacité béatifiante. Le don des larmes s'inscrit dans le prolongement de l'annonce des Béatitudes par le Christ à la suite du sermon sur la montagne. « Bienheureux vous qui pleurez maintenant, car plus tard vous serez consolés » (Mt. 5, 12) donne au chrétien une perspective de salut par l'imitation du Christ et la pratique des larmes religieuses. La question posée par P. Nagy est de savoir comment évoluent l'usage et le sens des larmes en Occident au Moyen Âge et quelle est la fortune du don des larmes au cours d'une période où l'institution s'en méfie et cherche à le contrôler. La recherche s'inscrit dans une perspective chronologique qui permet de définir l'importance du don des larmes comme pratique religieuse depuis les milieux monastiques égyptiens où se définit le charisme des larmes jusqu'au XIII^e siècle.

C'est en effet parmi les Pères du désert, pionniers du monachisme, que le don des larmes apparaît et que sa pratique se développe. Les pleurs accompagnent et signifient la prière, la pénitence et sont aussi un don de Dieu. Les Vies des Pères écrites au IV^e et au V^e siècles et parfois rendues célèbres par des récits largement diffusés dans tout l'Occident (*la Vie d'Antoine* par Athanase d'Alexandrie, *l'Histoire des moines d'Égypte* et *l'Histoire lausiaque* de Pallade), fondent la tendance médiévale à la valorisation des larmes. Jean Cassien (v. 360/65-v. 435), qui résume les enseignements du désert à l'usage des Occidentaux, insiste sur l'importance des larmes dans la vie monastique et contribue à façonner une nouvelle définition du moine : celui qui pleure. P. Nagy définit alors deux dévotions médiévales qui présentent deux manières d'apprécier le don des larmes. La dévotion verticale, qui correspond à une relation directe de l'individu avec Dieu, est le lieu de l'effusion des pleurs qui est le signe de l'élection, un don de Dieu et un charisme. Mais se développe aussi en Occident une dévotion horizontale, à laquelle saint Augustin et Grégoire le Grand ont apporté leur contribution, qui correspond à l'organisation de la communauté des chrétiens sous le contrôle de l'Église ; les larmes

n'y ont pas leur place. Se pose aussi la question de l'origine des larmes : un don de Dieu, venu d'en haut, ou une source corporelle ? Le don des larmes est la possibilité offerte aux hommes de glorifier leur corps dont l'ambivalence est connue depuis le renoncement à la chair du premier monachisme. De plus, les larmes font fuir le diable, et sont une arme spirituelle contre le péché, au cœur du sacrement de pénitence.

Alors que les moines du haut Moyen Âge se préoccupent moins d'introspection que de la conversion de l'Occident, la valorisation des larmes connaît son plus vif succès au XI^e siècle, dans le milieu monastique de Pierre Damien (v. 1007-1072) ou de Jean de Fécamp († 1078), en Italie du Nord à Ravenne et plus au Sud au Mont Cassin. Ces lieux ont en effet la particularité d'être longtemps restés en contact avec la spiritualité byzantine, plus tolérante à l'égard du charisme des larmes que l'Église d'Occident. La communication directe avec Dieu qui se manifeste par les larmes, confère à saint Romuald (v. 952-1027), ermite dont la vie a été écrite par Pierre Damien, à Jean de Fécamp et à Pierre Damien lui-même, une autorité nouvelle face à une Église en déliquescence. Au moment de la réforme grégorienne, ces grands esprits du temps insufflent une spiritualité nouvelle dans l'Église d'Occident. L'apport du livre de P. Nagy est ici essentiel dans la mesure où il nous démontre qu'au temps du schisme de 1054 avec Byzance, la spiritualité orientale est présente par le don des larmes en Occident. Par ailleurs, ces réformateurs rayonnent au-delà de l'Italie : Jean, abbé de Fécamp, influence le monachisme normand en direction de l'Angleterre et féconde ainsi la spiritualité du Nord de l'Europe. P. Nagy contribue, par cette analyse, à renouveler l'histoire spirituelle de l'Occident chrétien et à en montrer l'unité.

Au XII^e siècle, l'évolution est plus contrastée. Les deux tendances à la valorisation ou à l'oubli des larmes se trouvent dans des milieux dont la spiritualité s'oppose. P. Nagy prend trois exemples. Les cisterciens, à travers les œuvres de Bernard de Clairvaux (1090-1153), Guillaume de Saint-Thierry (v. 1085-1148) et Aelred de Rievaulx (1109-1166), privilégient une mystique favorable au don des larmes. Les victorins, qui sont des chanoines réguliers, en particulier Hugues de Saint-Victor († 1141) et Richard († 1173) son disciple, mettent pour leur part en avant la dévotion horizontale, la pastorale, car ils sont en contact avec le siècle. Les abbés clunisiens sont eux aussi surtout préoccupés d'ecclésiologie. La tendance à l'oubli des larmes, qui apparaît chez les victorins et les clunisiens de même que dans l'approche scientifique des scolastiques, correspond à une époque soucieuse d'adapter la religion à tous les états de la vie : c'est alors que le septénaire sacramentel est défini car c'est désormais par les sacrements que s'organise le rapport de l'individu avec Dieu.

Au XIII^e siècle, le devenir du don des larmes est de plus en plus complexe. Les stigmates reçus par saint François à la fin de sa vie tendent à déclasser les pleurs dans l'échelle des manifestations corporelles de l'élection divine. Les larmes sont en revanche valorisées dans des milieux marginaux comme celui des béguines qui se développent en Italie du Nord et surtout en Flandre à partir de la fin du XII^e siècle. Ces semi-religieuses qui entendent mener une vie parfaite dans le monde manifestent une vie spirituelle qui doit être reconnue par les clercs et valorisée par les frères franciscains ou dominicains qui dialoguent avec elles. Leur aptitude spirituelle apparaît avec le don des larmes et d'autres charismes comme l'extase, les visions qui leur permettent de se fabriquer une autorité religieuse.

Ce parcours à travers le christianisme médiéval permet à P. Nagy de faire une histoire du don des larmes qui devient un élément essentiel pour comprendre la spiritualité dans sa dimension privée et dans le cadre de l'Occident chrétien. La valorisation

religieuse des larmes qui apparaît dans le discours évangélique est mise en pratique dans le monachisme du désert et liée au renoncement à la chair. Les larmes ont la capacité d'effacer les péchés, mais elles sont aussi un don divin car elles ne sont pas toujours faciles à obtenir. La grâce des larmes est un langage du corps, expression visible de l'intense vie intérieure de ceux qui la reçoivent. C'est au XI^e siècle qu'a lieu le véritable apogée du don des larmes, il devient un instrument spirituel pour les réformateurs érémitiques et monastiques. Aux siècles suivants, la valorisation des larmes subsiste dans le monachisme qui valorise un parcours spirituel individuel, mais disparaît des discours et des ordres qui se préoccupent d'ecclésiologie. Le très beau livre de P. Nagy nous fait vivre les pulsations de l'histoire de la spiritualité entre le V^e et le XIII^e siècle, parfois tournée vers le ciel, les yeux gonflés de larmes, parfois les yeux secs, tournée vers la construction de l'Église ici-bas.

Florence CHAVE-MAHIR

Michel NASSIET, *Parenté, noblesse et États dynastiques (XV^e-XVI^e siècles)*, Paris, éditions de l'EHESS, 2000, 374 p.

Sensible à la conjoncture politique particulière de la fin du Moyen Âge qui voit l'émergence de nombreuses principautés, et leur disparition rapide à l'aube de l'époque moderne, l'auteur pose l'hypothèse que derrière le hasard apparent des successions et des mariages, qui sont la principale cause de ces transformations, se dissimule une rationalité politique fondée sur l'utilisation consciente des structures de parenté. Comme ces États sont dynastiques et que ces dynasties sont nobles, la compréhension de cette rationalité passe par l'analyse des règles sociales et des contraintes biologiques qui encadrent le jeu des stratégies matrimoniales dans l'aristocratie. Il s'agit par conséquent de relire l'histoire politique de la France des XV^e et XVI^e siècles à l'aune de la parenté, c'est-à-dire en se fondant sur une analyse des comportements anthropologiques, démographiques et héraldiques de la noblesse. Le point de départ est français (voire breton pour la petite noblesse), mais s'ouvre, pour les besoins de l'analyse et des sources, à l'Europe ; la période considérée est celle des grandes principautés du XV^e siècle et leur disparition un petit siècle plus tard, mais l'analyse plonge ses racines loin dans le XIV^e siècle et se poursuit jusqu'au XVII^e siècle. Ce n'est pas un des moindres mérites de cet ouvrage que de faire fi de la périodisation universitaire par fidélité à la logique chronologique que lui impose son objet d'étude et de brasser sur une longue période cette riche problématique. Car le point de départ politique est en fait l'occasion de démontrer les mécanismes qui régissent les stratégies matrimoniales propres à la noblesse.

Dans la première partie, l'auteur restitue les multiples relations de parentés qui enserrent l'aristocrate au XV^e et XVI^e siècles : en dépit d'une bonne insertion dans une vaste parentèle de cousins (parenté horizontale) qui forment autant de réseaux utiles pour trouver une épouse ou des compagnons d'arme, c'est l'appartenance à un lignage (parenté verticale) qui est la plus déterminante, comme le montre la forte conscience héraldique, puis généalogique, que les nobles manifestent, ainsi que leur propension à forger, puis à diffuser des légendes familiales. Ces lignages ont conscience d'eux-mêmes et toutes les actions de leurs membres visent à la préservation du capital familial (titres et seigneuries). Celle-ci passe par une structure familiale asymétrique : il s'agit de veiller à maintenir la fortune de la lignée par des pratiques coutumières (droit d'aînesse) et démographiques (célibat des rares cadets, mariage d'une ou deux filles seulement) qui travaillent à concentrer toute la richesse familiale entre les mains d'un individu. La